

I

Lyon, décembre 1869

Noël approchait. Le froid était toujours aussi vif, mais la neige n'encombrait plus les trottoirs. Dans les masures délabrées à la périphérie de la ville, les familles se regroupaient dans l'unique pièce qui servait de chambre à coucher et de pièce à vivre. Ils se serraient les uns contre les autres pour lutter contre le froid. La soupe cuisait lentement sur un vieux poêle alimenté de morceaux de bois que les enfants récupéraient dans les maisons abandonnées des vieux quartiers. Certaines de ces demeures avaient été détruites par le feu, conséquence des cheminées mal entretenues dont le conduit s'enflammait. L'incendie se propageait alors aux autres maisons. Une fois les habitants partis en hâte et relogés, les ruines étaient la proie du pillage. Tout était bon à récupérer.

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, Blaise, un gamin d'une dizaine d'années, s'acquittait de sa corvée journalière de ramassage de bois qui lui rapportait quelques sous, parfois une carafe de soupe ou un quignon de pain rassis. Quand les gens étaient plus généreux, il emportait un reste de carcasse de poulet encore charnu qu'on jugeait trop bon pour le donner aux chiens et qu'il partageait avec Anne, sa mère.

Il n'avait jamais connu son père et n'avait jamais posé de questions. Quand il voyait les hommes autour de lui, avinés ou fainéants, souvent des brutes épaisses, il se disait qu'il avait une sacrée chance d'avoir échappé à une telle autorité. L'homme de la famille, c'était lui.

Satisfait de ce qu'il avait trouvé, il déposa trois gros morceaux de poutres presque indemnes, prélevées sur une mesure effondrée, devant la porte de son voisin, Raoul. Plutôt généreux, l'homme les avait pris tous deux sous sa protection, sa mère et lui, en leur laissant l'usage de deux pièces qu'il n'utilisait pas. En échange, Anne s'occupait de son linge et, profitant du savon qu'il fournissait généreusement, lavait le leur par la même occasion. Une fois par semaine, elle organisait un grand nettoyage qu'elle faisait durer pour rester au chaud plus longtemps. Quand Blaise voyait le bon regard de Raoul sur sa mère, il se disait qu'avec lui, il tenterait bien l'expérience d'un père par procuration, mais il n'était pas pressé.

Sa tâche accomplie, il se livra à son passe-temps favori, la recherche de tout ce qu'il pourrait troquer pour améliorer leur quotidien. Alors qu'il courait le long de la Saône en compagnie de son chien Vagabond, un autre misérable abandonné, un autre protégé de Raoul, il fut intrigué par une longue forme coincée dans les racines d'un arbre qui plongeait dans le fleuve. La moitié du paquet flottait. Il descendit prudemment sur la terre gelée pour l'examiner de plus près, en se réjouissant par avance de ce que le hasard lui offrirait.

Il comprit vite de quoi il s'agissait et fit la grimace. Un cadavre ! Un homme, apparemment, dont il ne voyait que le dos. Raide mort... de froid, mais aussi à cause de la grosse blessure que son crâne présentait. Il se pencha et examina la plaie, un trou rempli d'une bouillie noire plutôt écœurante. Il regarda autour de lui, espérant en vain une aide providentielle. Assuré que le macchabée ne se sauverait pas ni qu'il serait emporté par le courant, le gone remonta sur le terre-plein,

ordonna à Vagabond de l'attendre et retourna sur ses pas en courant pour alerter Raoul Boucher, qui n'était pas boucher, mais sergent de ville, c'est-à-dire policier. Plutôt intrigué, Raoul se rendit aussitôt sur place, accompagné du gamin qui ne voulait pas en perdre une miette. Raoul était un costaud. Il tira le cadavre hors de l'eau et le retourna.

— De Dieu, Blaise, c'est Séraphin !

— C'est qui, Séraphin ? demanda le garçon.

— Celui qui travaille la nuit dans la prison Saint-Paul. Je le connais bien, on discute toujours un coup quand je rentre chez moi et que lui arrive prendre son tour de surveillance.

— C'est un policier ?

— Mais non, juste un gardien. Chaque soir, il distribue aux prisonniers de la nourriture tellement mauvaise que ton chien n'en voudrait pas. Mais, s'ils peuvent payer, ils ont droit à du bien meilleur. Surtout, il les surveille de près de crainte que l'un d'eux ne se pendre avant d'être exécuté, motivé par sa peur bleue de la guillotine !

La main tendue comme un tranchoir, il l'abattit doucement derrière le cou du gamin.

— Comme ça !

Il soupira et pensa tout haut :

— Mais qu'est-ce qu'il fichait par ici ?

Blaise éclata de rire.

— À mon avis, il était soûl comme cochon et il est tombé dans la flotte.

— Non, il ne buvait pas.

Il réfléchit.

— C'est vrai que, ces deux derniers jours, je ne l'avais pas rencontré. Mais, ma foi, j'ai pensé qu'il était déjà dans les souterrains en train de surveiller ses condamnés. Bon ! Va falloir que je le signale... Maintenant que j'y pense, il s'est passé quelque chose de grave à la prison. Je ne sais pas quoi, ils n'ont rien voulu dire, mais ça a fait du remue-ménage. À mon avis, y a eu des remontées de bretelles et

c'est venu jusqu'au préfet. Et puis, comme pour tout le reste, c'est retombé dans l'oubli. À croire que c'était quelque chose dont il ne fallait pas se vanter...

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Si tu le connais, tu sais où il habite !

Le policier se gratta la tête.

— Ben non, justement. Il n'avait pas de femme et il n'était pas d'ici. Je ne connais même pas son nom de famille. Pour moi, c'était Séraphin, c'est tout. Je vais le signaler au dépôt et ils se débrouilleront avec.

Une fois le cadavre tiré sur l'herbe blanchie de givre, le policier l'examina avec curiosité. Séraphin n'avait pas été étranglé, même si sa peau était bleuie par le froid glacial qui sévissait. Il n'osa pas fouiller les poches de sa vareuse, qui était presque gelée. Ce serait le travail de ses camarades. Quant à savoir ce qu'ils feraient du corps, ce n'était pas son problème.

— Tu peux rester à côté de lui ? T'as pas peur des morts ? Faudrait pas que des chiens lui entament le cuir !

Blaise haussa les épaules, fier de se voir confier une tâche, surtout par un policier de la ville. Il en tirerait bien un avantage un jour ou l'autre.

— Je ne risque rien, c'est pas lui qui va me faire du mal. Je me méfie davantage des vivants. Quant aux chiens, Vagabond saura les tenir à distance. Vas-y, mais faut pas que ça dure trop longtemps. Il fait pas chaud, ici !

Blaise resta debout près du cadavre à danser un peu sur place pour ne pas se laisser gagner par le froid, qui s'était fait plus mordant. Sa curiosité fut plus forte que celle de Raoul. Du bout des doigts, il tira sur le haut de la chemise imprégnée d'eau vaseuse et découvrit une chaîne grise, en argent certainement, à laquelle pendait une médaille à l'effigie d'un saint qu'il ne connaissait pas. En promenant un regard alentour, il se dit que s'il ne la prenait pas, d'autres s'en chargeraient et que, de toute façon, le mort n'en aurait plus l'usage. Il ne lui

fallut que quelques secondes pour détacher la chaîne du cou du cadavre.

Sa main alla fouiller les poches de la veste ; un objet dur rencontra ses doigts. Il le saisit. C'était une grosse clé. Blaise hésita. Était-ce la clé de la porte de la maison de Séraphin ? Raoul avait certifié qu'il vivait seul. Déjà, le gamin pensait à ce qu'il pourrait récupérer avant que le propriétaire ne la loue à quelqu'un d'autre. Après tout, il ne léserait personne ! Restait à savoir où ce Séraphin logeait ; seul Raoul pourrait le renseigner.

La clé et la chaîne glissèrent dans sa poche. Aujourd'hui, sa récolte n'aurait pas été dérisoire.

II

Charbonnières, été 1872

Des cris de jubilation lui parvenaient par la fenêtre ouverte. Louise quitta le fauteuil et aperçut au loin la silhouette de son fils Aurélien qui, monté sur Cybelle, sa jument, galopait à vive allure. Presque debout sur les étriers, le visage au vent et les cheveux épars, il dirigeait sa monture avec fermeté, lui imposant un rythme de plus en plus rapide ; il l'encourageait de la voix. C'était ainsi qu'il aimait regagner le domaine de Charbonnières après une folle équipée dans les bois environnants, tel un victorieux soldat de retour d'une bataille.

Louise sourit, toujours conquise à sa vue, mais inquiète comme chaque fois qu'il partait chevaucher. Ses adversaires n'avaient été que d'épais buissons, des troncs d'arbres abattus, des ruisseaux et de petites collines, mais Aurélien les franchissait avec audace, inconscient des dangers qu'il courait. Du moins, c'était ce qu'elle supposait.

En franchissant la haute grille en fer forgé qui protégeait la belle propriété baptisée *La Grande Maison*, le jeune cavalier mit sa monture au pas. Apercevant sa mère qui lui adressait un signe de la main, il changea de direction et s'avança jusqu'au perron.

Illuminée par le soleil, la grande résidence de Julien de La Roche-Drieux se dressait, magnifique et solide, au milieu d'un immense domaine arboré de multiples essences dont quelques résineux, d'arbustes d'arbustes fleuris et de divers parterres colorés selon les saisons. Les bois qui l'entouraient l'enfermaient comme dans une coque et le protégeaient de la curiosité du passant qui se serait hasardé aussi loin du village. Les invités étaient accueillis au pied d'un majestueux escalier avant de traverser une terrasse abondamment fleurie qui conduisait à l'intérieur. Les murs en pierre de taille, percés de six fenêtres au premier étage et d'autres plus petites sous les combles, s'abritaient sous un toit d'ardoises qui conférait à l'édifice l'aspect d'une résidence de bonne bourgeoisie. Au fond du parc, trois cèdres formaient un îlot de verdure où Louise se réfugiait autrefois lors des grandes chaleurs. Elle s'y rendait souvent, mais jamais en présence d'Aurélien.

Les yeux brillants et le front en sueur, le garçon lui adressa un sourire. Il avait perdu sa casquette, sans doute arrachée par quelque branche basse, et une de ses manches présentait un accroc ; la boue recouvrait ses bottes. La robe humide de sa monture brillait sous le soleil. Le cavalier n'avait pas ménagé l'animal, qui renâclait ; de grands frissons ridaient sa peau par vagues. En voyant sa mère froncer les sourcils devant le tableau, il éclata de rire.

— Ce n'est rien, chère maman, ma casquette profitera à d'autres. Et puis, elle commençait à devenir trop petite. Le temps de ramener Cybelle à l'écurie, de la confier à Anselme, puis de me rafraîchir, je viens vous embrasser !

Louise s'épanouit. Comme toujours, son cœur fondit d'amour pour celui qui avait inoculé à sa vie un bonheur parfait. Aurélien était devenu un jeune homme. À bientôt quinze ans, il dépassait sa mère d'une bonne tête. De Julien, son père, il arborait la chevelure souple et brune, ainsi que l'aisance naturelle, un trait commun à tous les hommes de

la famille. Son grand-père Hugues de La Roche-Drioux, un des plus importants soyeux de la ville de Lyon, conservait malgré ses soixante-dix ans passés un corps droit allié à un port de tête un peu hautain, mais non méprisant. La gestion de son commerce de soie, qui s'étendait jusque dans les pays étrangers, l'avait obligé à n'afficher aucune faiblesse. Il était rude en affaires, mais humain avec ses ouvriers, hommes ou femmes, ou même les enfants, parfois, qui œuvraient à sa réussite dans les grands ateliers de la Croix-Rousse.

Son fils Julien avait pris la relève pour le tissage sur métiers Jacquard, dont plusieurs avaient été installés dans les ateliers aux hauts plafonds du quartier des canuts. À sa grande satisfaction, Aurélien, son petit-fils, commençait à s'investir dans l'entreprise malgré son jeune âge ; il portait une attention particulière aux teintures qui transformaient un coupon de soie en une vague lumineuse et colorée. Néanmoins, les événements n'étaient pas sans mettre à mal sa sérénité. L'échec de la guerre avec la Prusse, le krach boursier qui menaçait et la Grande Dépression¹ qui commençait à déferler dans le monde, tout cela annonçait des jours difficiles. Les soieries La Roche-Drioux dégageaient encore de confortables bénéfices, mais Hugues sentait qu'il lui faudrait s'ouvrir à d'autres marchés. La soie importée d'Asie devenait de plus en plus chère, cependant qu'une nouvelle mode s'imposait chez les femmes qui, lassées des tons de soie unis, désiraient à présent des robes aux motifs imprimés. Dans la ville de Lyon, la teinture sur tissu prenait chaque jour le pas sur le travail en relief des soies traitées sur les métiers Jacquard. Plusieurs laboratoires se créaient et se lançaient dans la course aux couleurs, surtout pour en assurer la qualité et la stabilité sur la soie. S'il ne voulait pas laisser périlcliter ses entreprises, l'homme d'affaires devait impérieusement se tourner vers d'autres débouchés plus prometteurs.

1. La Grande Dépression de 1873 à 1896 : crise économique mondiale de grande ampleur.

Mathieu Vallon, chimiste de son métier, qui travaillait à la composition de teintures destinées en grande partie aux soies des usines La Roche-Drieux, lui avait suggéré d'investir du côté des tissus de coton, qui donnaient aux tailleurs l'opportunité de proposer à la petite bourgeoisie une gamme de vêtements plus abordables.

Hugues de La Roche-Drieux était un homme d'avant-garde ; il faisait confiance à son intuition. Le mariage de Vallon avec sa petite-fille Aiglantine en avait fait un membre apprécié de sa famille. En ces temps de crise, mieux valait ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Une de ses usines de velours de soie uni noir fermant ses portes, il investit dans le tissage et la teinture du coton. Des imprimés jaillirent sur les cotonnades et leurs dérivés, ravissant les femmes qui recherchaient des robes plus légères à motifs variés.

Aurélien évoluait dans ce petit monde, sans souci pour son avenir. Il ne manquait pas, lors de ses passages à Lyon, de rendre visite à sa grand-mère Gabrielle. Tout le temps qu'il était en sa présence, l'aïeule le couvait du regard ; par l'affection dont elle le gratifiait, elle le disputait à Louise, presque jalouse des liens qui les unissaient. Elle se mêlait peu des affaires des La Roche-Drieux, préférant passer ses journées avec les autres dames de la société lyonnaise. Cependant, autant que possible, elle évitait Aiglantine, refusant de se souvenir qu'elle lui devait beaucoup. Dans son esprit, l'épouse de Mathieu Vallon restait toujours la dame de compagnie de sa belle-fille Louise.

Aurélien s'empressa de filer dans sa chambre pour se rafraîchir et changer de tenue. Dès son arrivée, Toinette, la servante, avait rempli d'eau une profonde bassine de porcelaine gardée tiède sur une plaque de la cuisinière située dans une aile du rez-de-chaussée. Ce fut avec délice que le garçon procéda à une rapide toilette. Il revêtit un pantalon souple et une chemise de lin brodé qu'il agrémenta

d'un foulard de soie blanche. Un coup de peigne disciplina ses cheveux. Il scruta son reflet dans le miroir ; ses yeux sombres parcoururent le visage qui lui faisait face ; d'un doigt, il souligna l'arête de son nez droit et le contour de sa bouche. Sa mère le trouvait beau. Il fronça les sourcils et, satisfait de son image, se sourit.

Comme souvent, il ne manqua pas de jeter un regard vers une photo qui trônait sur une étagère de sa bibliothèque, presque une photo de famille. Assise sur le sofa du salon, Louise posait en compagnie d'Aiglantine, une femme sensiblement du même âge, qui avait rempli auprès de lui les fonctions de nourrice et qui était devenue au fil des années une des meilleures amies de sa mère. Aurélien était assis entre elles. Sur les genoux de la jeune femme, il reconnaissait Iris, son bébé, pour qui il éprouvait une étrange affection. Debout près de leurs épouses respectives, Julien de La Roche-Drieux avait posé sa main sur l'épaule de Louise, alors que Mathieu Vallon entourait le cou d'Aiglantine.

Tout au long de son enfance, qui s'était déroulée en pays étranger avec de brefs séjours dans la belle maison de Charbonnières, Louise n'avait pas manqué de lui parler souvent d'Aiglantine et de souligner son admirable dévouement, jusqu'au jour où, au retour d'un long séjour en Chine, il l'avait enfin rencontrée. Depuis, elle était une familière de la famille.

Il n'était pas rare que Louise reçoive Aiglantine et sa délicieuse enfant à Charbonnières. Alors que la petite Iris aux yeux violets, couleur des fleurs des jardins, était confiée à la surveillance de la gouvernante, les deux femmes se promenaient en se tenant affectueusement par la taille et se confiaient des secrets que seules de rares personnes connaissaient. L'un d'eux, le plus important et le mieux gardé, concernait Aurélien lui-même.

Le garçon n'avait conservé que très peu de souvenirs de son enfance auprès de sa nourrice. En revanche, ces

dernières années, il s'était attaché à elle et il la considérait désormais comme une tante, alors qu'il n'en avait aucune et s'en désolait. Tout naturellement, la petite Iris, qui lui vouait une admiration sans bornes, avait elle aussi pris une place particulière dans son cœur.

Il saisit le cadre dans ses mains et, pour la énième fois, examina les personnages un à un. Chacun semblait le regarder, mais c'était dans les yeux des deux femmes qu'il percevait la même lumière, le même bonheur.

Cependant, il savait que sa mère s'impatientait. Il reposa le cadre et alla la retrouver.

Dans le bel appartement situé au cœur de la Croix-Rousse, Aiglantine mit la dernière main à la toilette d'Iris. Depuis sa naissance, deux ans auparavant, chaque jour qui passait la rendait plus heureuse, alors qu'au cours des années précédentes, deux terribles révélations avaient bouleversé sa vie au point de lui faire imaginer qu'elle sombrerait à jamais dans la tristesse et les remords.

Elle voulait oublier le cauchemar qui l'avait terrassée lorsqu'elle avait appris que son enfant illégitime, fruit d'un viol odieux, confié dès sa naissance à une famille d'adoption, avait en réalité été accueilli par Julien de La Roche-Drieux sans qu'elle en ait eu connaissance. Louise non plus d'ailleurs. Julien avait secrètement remplacé le corps de leur petite fille mort-née par le bébé d'Aiglantine, qui avait accouché à Charbonnières. Il lui avait même demandé de devenir la nourrice de l'enfant substitué que tous croyaient être celui de Louise. Et ce n'était que douze ans plus tard que, frappée par la ressemblance d'Aurélien avec son violeur, Aiglantine avait subodoré l'échange. Folle de colère et de chagrin, elle avait forcé Julien à avouer la vérité, qu'avait confirmée avant de mourir la vieille sage-femme qui les avait accouchées toutes deux.

Cette vérité avait éclaboussé le cercle intime de la famille La Roche-Drieux et plongé Aiglantine dans un profond désar-

roi. Que devait-elle faire ? Reprendre son enfant qui avait vécu loin d'elle douze années, qui avait connu l'aisance dans le foyer de Louise et de Julien, qui poursuivait de bonnes études et se préparait à prendre la suite dans les soieries de sa famille ? Pouvait-elle tout détruire d'un coup ? L'avenir d'Aurélien ne dépendait que d'elle. En même temps, elle était bouleversée par l'immense affection que se vouaient mutuellement l'enfant et sa mère adoptive.

Avec une abnégation dont peu auraient été capables, elle avait fait le sacrifice qu'attendait d'elle la famille La Roche-Drieux. Elle avait renoncé à son fils, à la condition de n'être jamais écartée de sa vie.

Mais la confession de Julien avait donné lieu à une révélation supplémentaire, qui avait imprimé à la vie d'Aiglantine une nouvelle direction. Un autre secret avait été mis au jour, un secret qu'Amélie, sa mère, avait gardé toute sa vie comme une pierre acérée qui lui avait broyé le cœur. Elle était elle-même le fruit de l'amour secret qui avait lié Amélie à Julien dans leur jeunesse, alors qu'Amélie faisait office de servante chez les La Roche-Drieux.

Pour le coup, tout avait basculé. Julien avait reconnu Aiglantine comme sa fille naturelle et s'était expliqué sur la substitution des bébés. Les parents La Roche-Drieux, d'abord scandalisés, avaient finalement accepté les faits, tant Aurélien comptait pour eux. Ils avaient même fini par adopter Aiglantine, leur véritable petite-fille, celle qui leur avait fait le plus beau des cadeaux, un petit-fils qui se révélait en réalité un arrière-petit-fils, mais dont la vraie filiation serait tue à jamais pour le protéger.

Dans ces moments de tourments, d'angoisse, de remords et d'incertitude, Aiglantine avait pu compter sur le soutien de Mathieu Vallon. Il lui avait déclaré ses sentiments le soir où elle lui avait confié son secret.

Ainsi, dans cette omerta qui liait six personnes, dans ce pacte du silence, seul Aurélien ignorait tout de ses origines,

alors que chacun avait solennellement juré de garder le secret pour ne pas le bouleverser.

Depuis, quatre années s'étaient écoulées. Aiglantine avait mis au monde la petite Iris, qui avait comblé son instinct maternel prématurément frustré. Si les yeux de la mère avaient la couleur des violettes des bois, ceux de la fille se paraient de la couleur des iris des jardins, variant selon le temps du violet au bleu profond.

Après son mariage avec Mathieu, célébré dans l'intimité de son village de Messimy, Aiglantine avait quitté sa maison sise dans les monts du Lyonnais, sans pour autant l'abandonner. Elle y retournait rendre visite à Berthilde, sa grand-mère. La vieille tisserande de chanvre, qui s'était rabougrie sous le poids des années et qui ne pouvait plus se tenir droite, ravie du bonheur qui irradiait de sa petite-fille, se réjouissait de pouvoir gâter la jolie petite Iris. Elle l'emmenait à la cueillette des noisettes et des framboises sauvages, toute voûtée, la petite main fine dans sa main calleuse, leurs pas s'accordant en lenteur et en hésitations. Au passage, Berthilde signalait à l'enfant le chant d'un pinson ou une toile d'araignée brillante d'humidité ; ou bien elle lui révélait le secret de certaines plantes. Bien sûr, Iris ne comprenait pas tout, mais elle se plaisait en compagnie de cette vieille grand-maman qui lui racontait des histoires.

Parfois, Aiglantine se culpabilisait de n'avoir jamais avoué la vérité à sa grand-mère et de lui avoir laissé croire qu'elle avait accouché d'une enfant morte à la naissance, enterrée dans le parc des La Roche-Drieux sous le nom d'Amélie Métailler ; elle avait en effet choisi pour elle le prénom de sa mère. Quant à Berthilde, elle n'avait jamais plus fait allusion au drame qu'avait vécu sa petite-fille. Tout semblait être rentré dans l'ordre pour toujours.

Ce jour-là, Aiglantine avait promis à Louise de passer la journée à Charbonnières. Les deux amies ne restaient guère

plus de trois jours sans se voir. Deux sœurs n'auraient pu s'aimer davantage.

La calèche venait les chercher et, pour Iris, c'était une véritable fête. Elle savait qu'elle pourrait jouer avec les deux chiens adoptés par Julien, cet homme mystérieux qui la contemplait longuement sans parler, puis qui la prenait dans ses bras, la faisait sauter en l'air et l'embrassait. Elle sentait confusément que d'étranges choses planaient autour d'elle, mais elle ne s'en souciait guère. Adulée par tous les membres de la famille La Roche-Drieux, elle baignait dans un bonheur parfait. Son préféré, c'était sans conteste Aurélien, un garçon qui semblait un géant à ce petit bout de fille et dont la tendresse à son égard surprenait chacun.

Aux yeux de l'adolescent, l'enfant de sa nourrice ressemblait à un malicieux petit lutin. Il aimait ébouriffer de ses doigts ses cheveux bruns ondulés. Jamais Aurélien n'avait manifesté d'impatience. Il regrettait souvent que sa mère n'ait pas eu d'autre enfant, lui qui rêvait d'une fratrie nombreuse. Aussi reportait-il ses débordements d'amour sur la fille d'Aiglantine.

La porte de sa chambre refermée, Aurélien dévala en trombe le majestueux escalier et se précipita auprès de sa mère, qui guettait par la fenêtre l'arrivée de la calèche. Lorsqu'elle l'entendit venir, elle regagna son fauteuil en fronçant gentiment les sourcils.

— Croirait-on, mon cher fils, que vous allez bientôt fêter vos quinze ans ? Vous hurlez dehors comme un enfant de dix ans et je suis certaine que vous commettez des imprudences dans les bois. Un accident...

Il l'interrompit en éclatant de rire. Se penchant vers elle, il l'embrassa sur la joue.

— Mais non, chère maman, si je crie, c'est d'exaltation. Ces courses me donnent l'impression de voler au-dessus

du sol, mais soyez rassurée, je ne cours aucun danger. Je connais la forêt par cœur et j'évite les obstacles.

— Tous ? Vraiment ?

Il lui sourit en plissant les yeux.

— Pas tous, mais ceux que je franchis ne sont pas insurmontables. Et puis, maman, je n'ai plus dix ans, je sais mener ma monture.

La calèche s'annonça par un bruit de roues sur le gravier. Aurélien s'approcha de la fenêtre pour voir arriver leurs invitées. Iris descendit la première, vêtue d'une jolie robe de mousseline blanche sur laquelle étaient cousues une multitude de petites roses de dentelle. Ses cheveux de couleur sombre coiffés en anglaises dansaient autour de sa tête comme des ressorts, ce qui semblait fort l'amuser. Aiglantine suivit en grondant un peu la fillette qui tentait de se sauver vers l'écurie. Toutes deux gravirent main dans la main les marches de pierre et pénétrèrent dans le grand hall sombre qui gardait un peu de fraîcheur. Aurélien ouvrit la porte du boudoir et les accueillit avec un sourire engageant. Il dissimulait dans son dos un petit animal de peluche de soie, un tissu qui n'était pratiquement plus fabriqué par les usines de Tarare, mais qui avait fait fureur dans la confection de manteaux destinés aux dames qui ne pouvaient s'offrir de la véritable fourrure. Iris, qui se doutait qu'une surprise l'attendait, sautillait autour d'Aurélien en poussant de petits cris d'impatience qui ravissaient chacun.

Aiglantine s'avisa de la pâleur de son amie. Aussi, avant que Louise ne quitte son fauteuil, elle se précipita vers elle et l'embrassa.

— Ne bougez pas, chère amie, je vais m'installer auprès de vous pendant qu'Aurélien conduira Iris à l'écurie. Elle est pressée d'aller caresser le poney que Julien lui a offert, bien trop tôt, à mon avis !

— Elle ne risque rien, puisqu'il l'accompagne. Et, à mon avis, il y trouve autant de plaisir qu'elle !

— Julien la gête trop ! Elle n'a que deux ans et demi.

Louise lui adressa un petit sourire et murmura tout bas, de crainte qu'Aurélien ne l'entende :

— L'appellerez-vous toujours Julien, plutôt que père ?

— Je ne parviens pas à faire autrement, mais j'ai pour lui une grande tendresse. Nous avons vécu trop d'années sans nous connaître. Le seul père que j'ai, ce sera toujours Firmin, le forgeron de Messimy qui m'a acceptée à ma naissance tout en sachant que je n'étais pas sa fille, et qui dort pour toujours auprès d'Amélie, ma mère. Et puis, chère Louise, que penserait Aurélien s'il m'entendait donner du « père » à son père ?

Louise laissa échapper un petit rire.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

Elle soupira.

— Je me demande parfois lequel de nous trahira un jour ce secret involontairement.

Aiglantine la rassura.

— N'ayez crainte, mon amie, c'est trop important pour que l'un de nous se fourvoie par mégarde. Il en sera pour tous ce que nous avons décidé d'un commun accord. Aurélien est votre fils et celui de Julien. Je l'ai allaité dès sa naissance par nécessité. L'affection qu'il me témoigne me comble, mais je ne suis pas jalouse de l'amour qui vous unit tous les deux. Je pense souvent que, si Julien n'avait pas agi à notre insu, je n'aurais jamais su ce qu'était devenu mon fils et vous n'auriez jamais eu l'enfant qui vous donne tant de bonheur.

Louise laissa échapper un profond soupir.

— En effet, et je bénis le ciel d'avoir conduit un jour vos pas auprès de moi. Bientôt quinze ans, déjà ! Je m'en souviendrai toujours. C'était au début de l'été...

En revanche, elle n'avoua pas à quel point, ces dernières années, les remords la torturaient.

Aiglantine saisit la main de son amie, devenue trop mince et diaphane, non sans remarquer que les veines bleues se

faisaient de plus en plus visibles sous sa peau à chacune de ses visites.

— Vous sentez-vous la force de faire une petite promenade dans le parc ?

— Oh oui ! J'attendais votre arrivée avec impatience. Je me suis bien reposée, ces derniers jours. Julien et Aurélien ont été aux petits soins et j'ai hâte de marcher un peu !